DE L'ÉTIOLOGIE

No 40.

COMME SOURCE DU DIAGNOSTIC MÉDICAL.

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 23 Avril 1856 ;

PAR

A. DRUMMOND de MENEZES,

de Madère (île Portugaise) ;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE, L. CRISTIN ET Ce, RUE CASTEL-MOTON, 5.

1856.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

A MEUS QUERIDOS PAES.

Tornar-me digno de vós, e ser-vos util um dia, forão sempre os meus maiores desejos. Se realizei o primeiro; se vir egual sorte ao segundo; a minha felicidade será extrema.

A minhas queridas Irmãs.

Concorrer para a vossa felicidade, é a minha maior ambição.

A meu cunhado J.-J.-F. SANTOS.

A MINHAS TIAS.

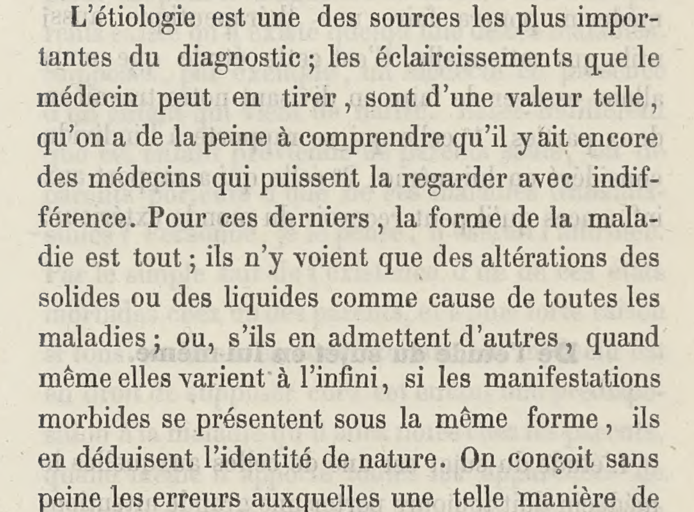
A TODOS OS MEUS PARENTES E AMIGOS.

Estima e amizade.

A. DRUMMOND DE MENEZES.

DE L'ÉTIOLOGIE

COMME SOURCE DU DIAGNOSTIC MÉDICAL.



L'étiologie est une des sources les plus importantes du diagnostic ; les éclaircissements que le médecin peut en tirer, sont d'une valeur telle, qu'on a de la peine à comprendre qu'il y ait encore des médecins qui puissent la regarder avec indifférence. Pour ces derniers, la forme de la maladie est tout ; ils n'y voient que des altérations des solides ou des liquides comme cause de toutes les maladies ; ou, s'ils en admettent d'autres, quand même elles varient à l'infini, si les manifestations morbides se présentent sous la même forme, ils en déduisent l'identité de nature. On conçoit sans peine les erreurs auxquelles une telle manière de voir peut donner lieu. En effet, en procédant de la sorte, on prend le plus souvent l'effet pour la

cause et on méconnaît complètement ce qu'il y a de plus important dans toute maladie, c'est-à-dire, le fond même de celle-ci, cet état morbide général, qui peut souvent rester le même, quoique se manifestant sous mille formes différentes, ou être entièrement autre, quoique la forme reste la même.

Une étude approfondie de tout ce qui a pu contribuer au développement de l'état morbide qu'on observe, est un des meilleurs moyens pour éviter les erreurs que nous venons de signaler et pour arriver à se former une idée aussi juste que possible de sa nature ; et ce n'est qu'alors que le médecin pourra faire une thérapeutique aussi utile que rationnelle. C'est cette étude que nous allons essayer de faire en divisant notre travail en deux parties : 1° celle qui se rapporte à l'individu considéré en lui-même ; 2° celle qui a rapport aux influences qu'il peut recevoir du monde extérieur.

De l'étude du sujet en lui-même.

L'étude du sujet est une de celles auxquelles le médecin doit toujours porter une grande attention. En effet, l'hérédité, l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, etc. etc., sont autant de conditions

qu'on ne peut laisser de côté, sans s'exposer à commettre des fautes graves et se priver de ressources, qui pourront nous fournir des renseignements de la première importance.

De la connaissance des parents. — Qu'il y ait des maladies qui se transmettent de père en fils, c'est une chose dont on ne peut pas douter aujourd'hui ; la phthisie, le cancer, l'épilepsie et tant d'autres, nous en fournissent, malheureusement, des exemples fréquents.

Or, puisque c'est un fait reconnu que cette transmissibilité, on pressent facilement de quel poids est pour le diagnostic de savoir si dans les parents existe ou a existé quelqu'une de ces maladies. Supposez, par exemple, un médecin en présence d'un enfant qui vient de naître. Est-il indifférent que cet enfant provienne de parents sains, ou de parents porteurs d'une de ces maladies transmissibles ? Personne, je le pense, n'oserait l'affirmer. Par le simple fait de l'existence d'un de ces états morbides chez un des parents, et à plus forte raison si tous les deux en sont atteints, le médecin est en droit de supposer chez cet enfant une prédisposition à la maladie qu'il aura notée chez les parents, quand même il apporte toutes les apparences de la meilleure santé. Calculez, dans ce cas, quelle est l'utilité de la connaissance des parents : elle

seule a suffi pour nous donner presque la certitude de la prédisposition à une maladie, que rien sans elle n'aurait pu encore faire supposer. Dès-lors le médecin a toutes les données pour diriger tous ses efforts contre cette prédisposition qu'il essaiera de corriger ou d'enrayer complètement, s'il lui est possible. Ses soins doivent commencer dès le moment de la naissance, se continuer toute la vie si le cas l'exige, redoublant surtout vers l'époque où la maladie qu'on craint a l'habitude de se montrer; ou, si on le sait encore, à l'approche de l'âge auquel les parents ont été atteints, parce qu'on a remarqué que très souvent les fils sont atteints des maladies des parents au même âge qu'ils l'ont été.

Or, si dans le cas que nous venons de citer, la simple connaissance des parents a suffi pour poser un diagnostic chez un individu qui avait toutes les apparences de la santé, on conçoit sans peine que, lorsque quelques symptômes se montrent déjà, si on constate que dans les parents a existé la maladie que les symptômes font soupçonner, le diagnostic acquiert une certitude qui, malheureusement, est rarement démentie. Par contre, souvent certains symptômes peuvent faire soupçonner une de ces maladies transmissibles; on remonte aux parents et on ne trouve rien qui puisse expliquer l'état qu'on observe. Ce n'est pas là, bien sûr,

une raison pour conclure tout de suite qu'on s'est trompé, parce qu'on peut devenir phthisique, cancéreux, etc., etc., sans que les ascendants l'aient été; mais 1° c'est déjà une circonstance qui nous avertit que nous pouvons avoir affaire à un état morbide différent, et qui nous engage, par conséquent, à faire des recherches ailleurs pour en découvrir la nature; 2° supposant même que par ces recherches on arrive à confirmer le premier diagnostic, c'est toujours une circonstance qui indique moins de gravité, parce que la même maladie donnée, si elle est acquise, elle est moins grave et on peut espérer encore d'en venir à bout par un traitement convenable; tandis que, lorsqu'elle est transmise, la thérapeutique est la plupart du temps impuissante.

Mais, dans les recherches de la parenté, il ne suffit pas de s'arrêter au père et à la mère seulement, il faudra souvent remonter plus loin dans les ascendants, parce que c'est un fait démontré par l'expérience, que les maladies dont il s'agit ici, peuvent sauter une ou plusieurs générations; ainsi, on pourra souvent trouver dans les aïeuls la raison d'un mal dont cependant les parents n'ont pas la moindre trace apparente. Il faut encore que le médecin n'oublie pas que les branches collatérales ne sont pas sans influence sur les enfants de parents jouissant autrement d'une bonne santé.

Il y a encore une circonstance dont il faut que le médecin se souvienne toujours : c'est que les maladies héréditaires changent quelquefois de caractère par le seul fait de la transmission. On a vu des parents syphilitiques donner naissance à des enfants scrofuleux ou rachitiques, un père goutteux transmettre des dartres au lieu de la goutte. Mais le fond de la maladie subsiste, il n'y a que la forme qui soit changée (1).

Quant à la question de savoir si c'est le père ou la mère qui transmet le plus facilement les maladies dont ils sont atteints, les auteurs ne sont pas bien d'accord là-dessus. Cullen a cru observer que les enfants sont plus exposés aux maladies de celui de leurs parents auquel ils ressemblent davantage. Mais ce qui est surtout une circonstance très aggravante, c'est quand les deux parents ont été atteints tous les deux.

Mais, ce ne sont pas seulement les maladies des parents qui nous intéressent; leur tempérament et constitution, leur âge, leur profession, leur nourriture, les lieux qu'ils habitent, etc., etc., sont encore des circonstances qu'il faut bien noter. Des parents trop jeunes ou trop âgés ne donnent naissance ordinairement qu'à des enfants faibles souvent disposés aux scrofules, à la phthisie. On

(1) Voir Dumas, Traité des maladies chroniques.

comprend aussi facilement que des parents qui n'ont pas une nourriture suffisante, qui vivent dans des endroits bas et humides, qui se livrent à des travaux épuisants, etc., etc., ne se trouvent pas dans des conditions à donner naissance à des enfants robustes; la même chose arrivera pour des individus d'une constitution naturellement faible, quoique placés dans de meilleures conditions.

La réunion de deux tempéraments lymphatiques est encore une circonstance fâcheuse; le rachitisme, les scrofules, la phthisie chez les enfants ne reconnaissent souvent une autre cause.

Quelquefois, pourtant, on observe tous les enfants du même lit atteints et souvent décimés par une même maladie, sans qu'on en puisse découvrir dans la parenté la raison appréciable; d'autres fois ce sont tous les enfants d'un sexe qui sont atteints, tandis que l'autre sexe n'éprouve rien; il faut donc que le médecin tienne toujours présent à l'esprit toutes ces circonstances, afin qu'il puisse en tirer parti quand l'occasion se présentera.

Nous sommes loin d'avoir épuisé un sujet aussi intéressant que celui dont nous venons de traiter; mais notre but était seulement d'en faire connaître l'importance pour le diagnostic, et nous croyons l'avoir assez fait sentir par les exemples que nous avons cités.

De l'age de l'individu. — Ce n'est pas, non plus, chose indifférente de tenir compte de l'âge de l'individu dans le diagnostic des maladies. En effet, de tout temps on a remarqué un certain rapport entre quelques états morbides et certaines périodes de la vie. Chez l'enfant, la mollesse des chairs, le peu de tonicité de tous les tissus, la prédominance du système lymphatique et l'existence d'un état muqueux particulier, le disposent aux affections catarrhales et pituiteuses, aux scrofules, aux vers intestinaux, etc. Un autre système joue encore un grand rôle chez l'enfant : c'est le système nerveux; ainsi, des spasmes, des convulsions, des phénomènes nerveux de toute sorte, sont le cortège fréquent des maladies de cet âge.

Les enfants ont peu de forces radicales, un rien les épuise, mais ils les restaurent avec la même facilité; un bon sommeil suffit souvent pour ramener tout dans l'ordre et le calme.

Les médecins observateurs ont remarqué qu'à chaque période de la vie, les mouvements fluxionnaires avaient une tendance différente. Chez l'enfant, l'expérience a démontré que c'était la tête qui en devenait le centre habituel. Il faut donc que le médecin n'oublie jamais ce fait, et qu'il soit toujours en garde contre cette tendance, afin qu'il puisse s'y opposer à temps, dans les cas où il jugera convenable de la prévenir.

On peut se convaincre chaque jour de cette prédominance des mouvements vers la tête, par la fréquence de ces croûtes qui se montrent sur le cuir chevelu et sur les joues des enfants, par les écoulements qui surviennent par les oreilles et derrière elles, par la fréquence des épistaxis, etc. C'est encore à cet âge que les mouvements vers la peau jouissent de la plus grande énergie ; aussi est-ce par elle que les maladies aiguës se jugent le plus habituellement.

Ce mouvement d'expansion est, pour l'enfant, une véritable condition de salut ; en effet, la nature en tire souvent parti, et se met en garde contre des maladies plus graves, en provocant un travail dépurateur vers la peau.

Dans les premiers mois de l'enfance, la vie est, pour ainsi dire, encore incertaine et chancelante. L'enfant est très facilement impressionné par les agents extérieurs, ce qui fait que les voies respiratoires sont souvent atteintes et que les fonctions digestives souffrent de fréquents dérangements ; c'est encore à cette époque que le muguet se montre de préférence.

Vers l'âge de sept mois, un phénomène vient attirer à lui toute l'attention : c'est la première dentition, qui apporte fréquemment avec elle de grands orages. C'est alors que les mouvements fluxionnaires vers la tête acquièrent une grande

intensité, et que le système nerveux devient d'une excitabilité extraordinaire ; aussi observe-t-on des spasmes et des convulsions de toute sorte et souvent des congestions cérébrales qui peuvent devenir extrêmement fâcheuses. Souvent, pourtant, tout se limite à de petits dérangements de santé, les enfants deviennent plus irritables, leur sommeil est plus agité, ils ont moins d'appétit, un peu de diarrhée; enfin, il n'y a aucun symptôme inquiétant. C'est vers cette époque qu'on voit survenir des suintements derrière les oreilles, des croûtes laiteuses, ce qui souvent ne sont que des actes utiles de la nature. C'est encore pendant cette époque, vers l'âge de deux ans surtout, qu'on doit se méfier des tendances au rachitisme. Le cerveau, la méningite tuberculeuse, l'asthme de Millar, le croup, sont encore des maladies de l'enfance, mais elles se montrent ordinairement un peu plus tard. Tout le monde sait aussi quelle est la fréquence des fièvres éruptives à cet âge.

Jeunesse. — Lorsque la puberté arrive, de grands changements surviennent dans l'économie, une nouvelle vie commence et tout paraît concourir à l'importante fonction qui s'établit alors. Les organes de la génération sortent du sommeil léthargique où ils étaient restés jusque-là. Tout le corps acquiert un développement rapide, et les forces qui

l'animent, une grande énergie; les tissus laches et humides de l'enfance acquièrent de la consistance et de la tonicité ; le sang devient plus riche, et le tempérament lymphatique fait place au tempérament sanguin. Aussi le fond inflammatoire est celui qui domine principalement les maladies de cet âge. La tête a cessé d'être le centre fluxionnaire : c'est à présent à la poitrine qu'est dévolue cette préférence, ce qui s'explique par l'activité avec laquelle fonctionnent alors les organes qu'elle contient; aussi a-t-on souvent l'occasion d'observer des pneumonies, des pleurésies et d'autres maladies de la poitrine ; mais celle qui moissonne le plus de victimes pendant le printemps de la vie, c'est la phthisie pulmonaire.

Parvenu à l'âge adulte, l'individu a acquis toute sa force et toute sa perfection ; toutes les fonctions s'exécutent avec régularité. Le système veineux et l'appareil digestif acquièrent cependant une sorte de prédominance; le système hépatique prend alors aussi un surcroît d'activité, et c'est vers le ventre que les mouvements fluxionnaires tendent à se faire. A ces phénomènes physiologiques, nous voyons correspondre des phénomènes pathologiques. En effet, à cet âge, le ventre est souvent affecté, les maladies de l'estomac ne sont pas rares, ce qui dépend encore, sans doute, des plaisirs de la table qu'on affectionne alors : l'état

gastrique et le bilieux constituent le fond habituel des maladies aiguës.

Les hémorroïdes, qui étaient rares avant cet âge, se montrent alors fréquemment. Indépendamment de ces états, dont on peut en quelque sorte trouver la raison, on voit encore l'âge adulte, surtout vers sa fin, disposer à certaines maladies spécifiques, telles que la goutte, le cancer, etc.

Vieillesse. — Arrivé à cet âge, on entre dans une vie de décadence, de dégradation. A mesure qu'on y avance, les forces diminuent de plus en plus, les organes perdent leur ton et les fonctions se ralentissent; les tissus deviennent de plus en plus secs et rigides; les liquides s'altèrent et circulent mal. Avec cette suite de phénomènes, nous voyons aussi les maladies aiguës diminuer chaque jour pour donner place aux chroniques. En effet, l'économie n'a plus assez de force pour l'évolution rapide d'une maladie aiguë; ce qui les rend extrêmement fâcheuses, quand elles surviennent, si elles ne sont pas de nature à passer à l'état chronique. On pourrait donc appeler la vieillesse l'âge des maladies chroniques, parce que, en vérité, elles y sont fréquentes et variées. Avec la diminution des fonctions de la peau, toutes les membranes internes paraissent acquérir un surcroît d'activité. Les séreuses deviennent le siège d'hy-

dropisies tenaces, ce qui s'explique encore par la fluidité des liquides, par le ralentissement de leur circulation et la diminution dans l'absorption. Les muqueuses aussi sont le siège de fluxions abondantes, d'où ces catarrhes chroniques qui ne laissent pas les vieillards. A cet âge, les organes contenus dans le bassin sont très souvent attaqués; aussi observe-t-on fréquemment des catarrhes vésicaux, l'incontinence et la rétention d'urine, les affections calculeuses. C'est à cet âge encore que les maladies spécifiques prennent plus d'intensité; ainsi la goutte, le cancer, les dartres, affectionnent beaucoup cet âge.

De la considération du sexe dans le diagnostic des maladies. — Avant l'âge de la puberté, l'influence des sexes sur les maladies n'est pas très appréciable; mais une fois entré dans cet âge, la scène change complètement. Nous avons déjà vu les grands changements que la puberté apportait dans l'économie; mais nous ne les avons pas considérés dans chaque sexe en particulier. En les comparant pourtant, on y trouvera des différences notables. Chez l'homme, le tempérament et la constitution subissent alors de grandes modifications; tout chez lui prend le caractère de la force. Chez la femme, les changements de cette nature sont moins sensibles; elle garde encore quelque

chose de cette faiblesse de l'enfance. Nous voyons le tempérament nerveux et lymphatique y persister, de même que la mollesse des chairs et la laxité et l'humidité du tissu cellulaire, que nous avons trouvées chez l'enfant.

Avec de telles différences, il est déjà facile de supposer que le sexe doit apporter des différences notables aussi dans les dispositions morbides, et imprimer de grandes modifications dans la marche, la durée et le développement des mêmes affections.

En général, l'homme présente plus de résistance aux causes morbifiques; mais, une fois atteint, les maladies acquièrent ordinairement chez lui plus de véhémence, revêtent souvent le caractère inflammatoire, ont une marche plus rapide, et leur terminaison aussi, heureuse ou funeste, devient plus prompte. Chez la femme, au contraire, les maladies procèdent avec plus de lenteur; elles reconnaissent moins souvent un fond inflammatoire et leur solution se fait plus attendre. Les phénomènes nerveux que nous avons vu se présenter si souvent dans les maladies de l'enfance, et parfois à la suite de la moindre cause, nous les voyons reparaître encore chez la femme avec une semblable prédominance.

Mais jusqu'à présent, nous n'avons considéré l'homme et la femme que sous le point de vue des modifications qu'ils peuvent apporter aux maladies

communes aux deux sexes. Nous allons voir à présent qu'il existe des différences d'un autre genre. La vie sexuelle, qui est pour l'homme celle où il paraît jouir des meilleures conditions, ne présente pas pour la femme les mêmes avantages ; elle devient une suite de révolutions qui la met souvent en danger. L'utérus qui, jusqu'à la puberté, était resté comme endormi, se réveille alors pour jouer un rôle immense dans la vie de la femme. Il devient un centre de vie particulier, qui réagit, à son tour, sur toute l'économie. L'influence de cet organe est telle, que certains auteurs ont prétendu que l'utérus seul fait la femme ce qu'elle est : *Propter solum uterum, est mulier id quod est.* Hippocrate aussi prétend que les maladies propres au sexe viennent de l'utérus : *Morborum omnium qui muliebres vocantur uteri in causâ sint.* En effet, les sympathies qui unissent cet organe au cerveau, à tout le système nerveux, à l'estomac et aux principaux organes de l'économie, sont telles, que la femme se trouve dans des conditions toutes spéciales. Le système nerveux, que nous avons déjà vu prédominer chez elle, est celui qui en ressent le plus souvent l'influence : de là toutes ces affections nerveuses si fréquentes chez les femmes, tous ces maux hystériques auxquels elles sont si sujettes.

A l'époque de la puberté, l'utérus devient le

siège d'une fluxion sanguine, qui se reproduira chaque mois en amenant cet écoulement, qui caractérise cette période de la vie de la femme qu'on appelle utérine ou sexuelle. Dès-lors, la régularité de cette fonction sera une condition indispensable pour le maintien de sa santé. Si elle s'altère, si elle se suspend, à moins qu'il n'y ait grossesse, elle deviendra pour la femme une cause de maux variés dont le médecin ignorerait la nature, s'il ne s'informait de l'état de cette fonction si importante. Il faut, cependant, qu'il sache distinguer les cas où ces dérangements sont la cause ou l'effet des maladies.

L'état de grossesse place encore la femme dans des circonstances toutes particulières : elle peut lui imprimer de grands changements dans le moral, et aller même jusqu'à produire la manie ; elle peut faire naître des troubles nerveux et sympathiques du côté de plusieurs fonctions ; donner lieu à divers accidents pléthoriques.

L'acte de l'accouchement est souvent l'occasion de dangers sérieux. Les jours qui le suivent n'en sont pas non plus exempts : c'est alors qu'on voit survenir ces maladies aiguës qu'on appelle puerpérales et dont les dangers sont bien connus. Enfin, la lactation peut avoir encore ses accidents, tels que des engorgements, des inflammations, des abcès aux seins, la galactorrhée et l'agalaxie, etc.

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit parfaitement que le sort de la femme est beaucoup plus à plaindre que le nôtre, et que les souffrances seules de ce sexe faible suffiraient à inspirer de la sympathie et à mériter des égards, quand même il fût privé de tous les charmes qui le distinguent.

Pourtant, nous n'avons pas encore fini cette chaîne de révolutions qui caractérisent la vie de la femme. Vers l'âge de 40 à 50 ans, la matrice qui, jusque-là, était un centre d'action, dont l'influence se faisait sentir dans toute l'économie, cesse de fonctionner ; le sang qui, chaque mois, se dirigeait vers elle, ne s'y porte plus ; toutes les forces paraissent abandonner cet organe devenu, dès-lors, inutile, pour se répartir dans toutes les autres parties du corps. En effet, avec la cessation des règles, nous voyons la constitution de la femme subir de notables modifications et prendre les attributs de celle de l'homme ; elles semblent acquérir à cette époque un fond de vie nouveau.

C'est à cet âge que nous venons de décrire, qu'on a donné le nom d'âge critique, à cause des dangers qu'on lui attribuait. En effet, un changement si complet, survenu dans l'économie, ne se fait pas toujours sans accidents ; mais nous croyons pourtant qu'on a beaucoup exagéré ces dangers.

Les accidents qu'on observe le plus souvent alors, ce sont: la pléthore, des inflammations, des hémorrhagies, quelquefois l'apoplexie; ou bien ce seront des fluxions errantes, des furoncles, des érysipèles. Si la femme est d'un tempérament nerveux, il pourra survenir une exaltation de cette disposition, une espèce de pléthore nerveuse, se manifestant par des migraines, ou revêtant toutes les formes des affections névropathiques. Quant aux maladies diathésiques qui paraissent alors, nous les croyons plutôt liées à l'âge même de la femme, qu'à la cessation de l'écoulement périodique.

Après l'âge de retour, la distinction des sexes ne présente plus le même intérêt. Sauf les maladies qui peuvent survenir dans les organes spéciaux à chacun, l'homme et la femme ne paraissent pas imprimer aux maladies des modifications dignes de remarque, excepté quelques-unes qui peuvent dépendre de la conformation particulière de certains organes : tels sont, par exemple, les calculs et les rétentions d'urine, qui sont plus fréquents chez l'homme que chez la femme; le cancer de la glande mammaire qui n'a communément lieu que chez la femme.

Constitutions et tempéraments.— La constitution et le tempérament du sujet peuvent encore fournir des données importantes pour formuler le

diagnostic médical. Une constitution forte, une constitution faible, ne sont pas des choses indifférentes : indépendamment de ce que chacun de ces états dispose à tel ou tel genre de maladies plutôt qu'à tel autre, à eux seuls, ils peuvent modifier d'une manière notable la même maladie, selon qu'elle se dévoloppe chez un individu à constitution forte ou chez un autre à constitution débile. Le premier est plus sujet aux maladies aiguës, le second aux maladies chroniques. Les maladies aiguës, chez le premier, marchent avec plus de rapidité; elles revêtent de préférence le caractère inflammatoire; la réaction qu'elles produisent est plus marquée; elles ont de la tendance à se terminer par des crises complètes. Chez le second, la marche est plus lente, les réactions peu marquées, les crises moins prononcées et souvent incomplètes. En un mot, chez le premier, les maladies ont un caractère de force et d'activité; dans le second, ce sont la lenteur et la tendance à l'adynamie qu'on remarque souvent.

Ce simple aperçu me semble suffisant pour démontrer que la constitution du sujet peut apporter au diagnostic des états morbides, des éclaircissements d'une haute importance, et, par conséquent, aussi à leur pronostic et leur traitement.

Le tempérament de l'individu peut aussi fournir au diagnostic des notions non moins intéressantes

que celles tirées de la constitution. En effet, de même que celle-ci, chaque tempérament prédispose à certaines affections plutôt qu'à certaines autres, et imprime à celles qui se développent une physionomie particulière. Les individus doués d'un tempérament sanguin, sont particulièrement exposés aux maladies de nature inflammatoire, à la pléthore, aux congestions sanguines ; les maladies marchent chez eux avec rapidité et se jugent fréquemment par des épistaxis. Ceux dont le tempérament est lymphatique, ont moins à craindre les affections précédentes, leurs maladies reconnaissent rarement un fond inflammatoire : ici, c'est plutôt l'état catarrhal, l'état muqueux ou pituiteux qui les domine ; elles ont une marche lente et une tendance à la chronicité. Les individus de ce tempérament sont sujets aux infiltrations et aux épanchements séreux, dont ils ont souvent grande peine à se débarrasser ; c'est encore avec ce tempérament que les scrofules se montrent le plus habituellement. Chez les individus bilieux, l'affection dominante est la bilieuse : c'est là le fond de presque toutes les maladies, n'importe la forme qu'elles revêtent; et, si un autre élément affectionnel vient à dominer, c'est rare que le bilieux ne le complique. Les individus doués de ce tempérament, ont une grande disposition aux troubles et aux maladies des organes digestifs, aux obstruc-

tions des viscères abdominaux, du foie surtout. Chez eux, les maladies aiguës se jugent fréquemment par des selles bilieuses.

Enfin, le tempérament nerveux donne encore une physionomie particulière à ses maladies. Ici, nous voyons survenir des spasmes, des convulsions pour la moindre cause; mais, peut-être devons-nous craindre aussi davantage l'ataxie que dans les autres tempéraments. La gastralgie et certaines autres névralgies s'observent plus souvent dans les sujets nerveux que chez ceux qui ne le sont pas.

Mais les tempéraments ne se montrent pas toujours isolés comme nous venons de les considérer: souvent ils se réunissent les uns aux autres et donnent naissance à des tempéraments mixtes: il faut donc chercher à connaître ces combinaisons, parce que d'elles peuvent résulter des affections mixtes, en rapport avec elles. Ainsi, par exemple, une pneumonie qui pourrait être franchement inflammatoire ou purement bilieuse, si elle survenait chez un individu simplement sanguin ou bilieux, pourra, dans le cas où ces deux tempéraments se combinent, n'être ni l'une, ni l'autre isolément, mais devenir la manifestation des deux éléments morbides correspondants aux deux tempéraments qui se sont réunis. Cet exemple me paraît suffisant pour faire comprendre la néces-

sité de tenir compte aussi, dans le diagnostic des maladies, des différentes associations des tempéraments entre eux.

Des idiosyncrasies. — Les idiosyncrasies méritent encore d'être notées : plus d'une fois le médecin y trouvera la raison de certains phénomènes en quelque sorte bizarres. «Il y a des gens, dit Zimmermann, qui digèrent aisément le bœuf, et à qui l'oiseau le plus tendre donne des indigestions. Le café est un vomitif pour quelques sujets; d'autres ne peuvent soutenir des odeurs agréables à tout le monde; d'autres éprouvent de certaines drogues, des effets tout contraires à la nature de ces drogues : le diascordium les purgera, tandis qu'ils seront constipés par le jalap. Boerhaave a vu des gens s'enfler par tout le corps, après avoir mangé des cerises ou quelques grappes de groseille. On sait, par de nombreux exemples, que les choses les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poisons, conséquemment à ces singularités qui se remarquent dans certains tempéraments (1). »

Habitudes. — Les habitudes du sujet méritent aussi une égale attention. On sait que l'habitude a été appelée une seconde nature ; et le médecin

(1) Zimmermann, Traité de l'expérience.

trouvera plus d'une fois l'occasion de le constater. On trouve souvent des individus qui ont contracté l'habitude de se faire saigner ou de se purger à certaines époques fixes. Si un jour ils viennent à manquer à cette habitude, l'économie s'en ressentira, et il pourra survenir des accidents dont on ignorerait la nature, si on ne s'informait pas des habitudes du malade. On sait aussi quelles peuvent être les conséquences de la suppression brusque d'un exutoire ancien. La privation complète du tabac, de certaines boissons, quand on en a contracté l'habitude, peuvent expliquer souvent l'apparition de plusieurs phénomènes morbides : de là, la règle de ne pas suspendre complètement ces habitudes dans le traitement des maladies, à moins qu'il n'en ait une indication formelle.

Des maladies antérieures. — Douter de l'influence de certains états morbides précédents, sur certains autres que l'on a sous les yeux, en méconnaître par conséquent leur importance pour le diagnostic, ce serait fermer les yeux à l'évidence et douter de la chose la mieux démontrée. L'observation journalière a prouvé, en effet, que certaines maladies ont une grande tendance à attaquer de nouveau les individus qui en ont reçu une première atteinte. Telles sont, entre autres, le rhumatisme, l'érysipèle, l'apoplexie, les névroses,

les fièvres intermittentes, etc. etc. On voit par là, que la connaissance de ce fait peut souvent aider à poser le diagnostic.

Contrairement à ce que nous venons d'observer, il y a des maladies qui, loin de laisser une prédisposition à les contracter de nouveau, paraissent effacer en quelque sorte, lorsqu'on les a eues une fois, l'aptitude qui existait à les avoir, et n'attaquent le même individu une seconde fois que rarement. C'est ce qu'on observe pour les fièvres éruptives, la coqueluche, la fièvre typhoïde, etc.

Tout le monde connaît aussi les heureux effets préservatifs de la découverte de Jenner contre la variole.

On conçoit, sans peine, qu'il y a grand intérêt pour le diagnostic de savoir si le malade a déjà éprouvé les affections morbides que nous venons de signaler.

Mais ce qui surtout mérite toute l'attention du praticien, ce sont ces états morbides où le principe des fluxions domine, comme la goutte, le rhumatisme, par exemple, qui peuvent se présenter sous des formes extrêmement variées. « Il n'y a sorte de maladies, dit le professeur Dumas, que la goutte des articulations ne puisse amener lorsqu'elle affecte les différents viscères. La céphalalgie, le vertige, l'apoplexie, la para-

lysie, le trismus, l'épilepsie, la mélancolie, la manie sont des produits ordinaires de la goutte, transportée des articulations sur le cerveau et les nerfs. »

Ce sont encore ces principes spécifiques qui ont une tendance à persister et à s'enraciner dans l'économie, et qui peuvent se transformer de mille façons. La syphilis, le principe dartreux et psorique nous fournissent tous les jours des exemples de ce genre, et dont on méconnaîtrait la nature, si on ignorait la possibilité de ces transformations, et si on ne s'informait de l'état antérieur du malade. M. Dupré (1) nous cite un exemple curieux d'une demoiselle de 20 ans, offrant des attaques épileptiformes inquiétantes, que par le résultat d'un premier examen, il attribua à un dérangement des fonctions périodiques; mais plus tard, venant à savoir, ce qu'on n'avait pas encore osé lui avouer, qu'il existait dans la famille un vice dartreux dont la malade avait elle-même subi les atteintes vers l'âge de la puberté, il modifia, conformément à ces renseignements, la méthode thérapeutique, et il ne tarda pas à obtenir une amélioration, qui lui démontra la justesse de son second diagnostic. La demoiselle en question vit ses attaques diminuer

(1) Thèse de concours, 1848.

graduellement, et enfin disparaître sous l'influence des eaux sulfureuses de Cauterets.

Il me semble que des exemples pareils sont bien de nature à démontrer quelle est l'importance de s'informer de l'état antérieur du malade dans le diagnostic des maladies.

Des affections morales comme source du diagnostic. — Indépendamment des différentes sources du diagnostic que nous venons de passer en revue, le médecin trouve encore dans les affections morales une puissante cause de divers états morbides. Il faut donc qu'il en tienne un grand compte, parce que plus d'une fois il y pourra trouver la principale raison du mal.

Les auteurs sont pleins d'exemples qui démontrent quelle part ont les affections morales dans la production des maladies. Zimmermann, dans son Traité de l'expérience, nous en cite un grand nombre des plus intéressants.

Les affections morales peuvent agir ou subitement, avec plus ou moins d'énergie, ou lentement. Celles qui agissent d'une manière subite, donnent souvent lieu à des accidents très graves, survenant aussi quelquefois d'une manière instantanée. Tout le monde connaît les résultats fâcheux qui peuvent provenir d'une grande joie imprévue, ou d'une grande peine inattendue. La mort en a été

souvent la suite immédiate. D'autres fois, ce n'est pas la mort, mais une paralysie, une hémorrhagie, la folie et une foule d'autres phénomènes plus ou moins graves, selon l'intensité de la cause ou l'impressionnabilité de l'individu. Une grande frayeur, un fort accès de colère peuvent déterminer des accidents analogues.

Les passions qui agissent avec plus de lenteur, produisent des effets moins rapides, mais qui ne sont pas, pour cela, moins réels. On sait combien est fâcheuse cette peur concentrée et continuelle, qui affecte certains individus en temps d'épidémie. Son influence sur les maladies habituelles n'est pas moins à redouter. « La peur, dit Zimmermann, fait généralement empirer toutes les maladies; elle en trouble le cours ordinaire, y cause mille symptômes étrangers; elle affaiblit si fort la nature, que la maladie reste toujours supérieure à la vertu des médicaments. »

La tristesse que cause l'absence du pays, constitue la nostalgie, qui peut amener une véritable mort par épuisement.

L'envie, la jalousie, des chagrins habituels, un amour, surtout malheureux, ce sont là autant de causes qui minent sourdement l'économie et qui peuvent amener les conséquences les plus graves. « Si l'on pouvait, dit Réveillé-Parise, pénétrer dans l'intérieur de chaque famille, il n'en est

presque pas une où l'on ne découvrit quelqu'un de ces drames douloureux, dont l'action détruit la paix et le bonheur : plaies secrètes, profondes, quelquefois mortelles, souvent recouvertes de sourires, de tranquillité, d'orgueil et de mensonges ! Il y a là, pour la vie, pour la santé, plus de causes destructives, plus d'épuisement, plus de maladies, que dans les principes les plus malfaisants de la nature matérielle (1). »

Des circonstances extérieures.

Nos relations avec le monde extérieur sont incontestables. L'homme ne pourrait pas vivre isolé dans l'espace par l'effet de sa seule puissance : sans air, point de respiration, point d'hématose ; sans les êtres qui nous entourent, animaux ou végétaux, l'homme périrait de faim ; sans l'eau et les autres boissons, l'homme périrait de soif ; sans le soleil qui nous éclaire et nous réchauffe, on ne verrait que des êtres étiolés et chétifs. Mais si l'homme reçoit du monde extérieur des influences favorables, indispensables même, il en reçoit aussi des modifications maladives ; il importe donc

(1) Bulletin de thérapeutique, t. xx, p. 19.

au médecin de bien apprécier ces influences, car elles peuvent devenir, dans certaines circonstances, une des meilleures sources du diagnostic.

Nous allons passer en revue quelques-unes de ces circonstances extérieures qui nous paraîtront plus importantes.

Genre de nourriture.—L'influence des aliments sur l'homme est une chose que tout le monde peut comprendre ; en effet, personne n'ignore que ce sont eux qui nous fournissent les matériaux pour réparer les pertes que notre économie fait chaque jour. Il est donc évident que, selon qu'ils seront trop abondants, trop nutritifs ou insuffisants ou de mauvaise nature, l'économie doit nécessairement s'en ressentir : c'est en effet ce qui arrive.

Une alimentation trop substantielle et abondante, fournit, pour ainsi dire, à l'économie plus de force que ce dont elle a besoin : de là, disposition à la pléthore, aux congestions sanguines, aux maladies inflammatoires. La goutte, a-t-on dit, est une maladie qui aime la bonne chair, et en effet, elle est fréquente chez les individus dont la nourriture est très substantielle.

Les individus qui se livrent habituellement à des excès de table, à des surcharges d'estomac, sont sujets aux maladies du tube digestif, aux dérangements de l'estomac, qui finit le plus

5

souvent, à la longue, pour devenir d'une extrême faiblesse. Le surcroît d'activité que le foie est obligé de prendre chez ces individus, les dispose souvent à des affections bilieuses et aux maladies de ce viscère. On sait encore que ces surcharges d'estomac ont donné souvent lieu à de fortes congestions vers le cerveau, à l'apoplexie.

Une nourriture peu substantielle, insuffisante, produit des effets complètement différents. Ici les individus sont ordinairement pâles, leur sang est plus pauvre, ils ont peu de forces radicales : aussi leurs maladies prennent ordinairement un caractère qui n'est pas celui que nous avons observé il y a un moment ; elles sont rarement de nature inflammatoire, ont une marche plus lente et une grande tendance à l'adynamie et à la chronicité. Ces individus sont souvent atteints de scrofules, et, à cause de l'appauvrissement du sang, très disposés aux accumulations séreuses.

Quant à la mauvaise qualité des aliments, il est vrai qu'on finit souvent par s'y habituer, et, au rapport de Clerc, les Kamtchadales vivent sans incommodité d'aliments putréfiés ; tandis qu'une nourriture plus saine devient un poison lent auquel la plupart succombent. Mais malgré ce fait, le plus souvent ce n'est pas là une condition de santé que de se nourrir de substances altérées, putréfiées, et les individus qui le font sont sujets aux maladies

putrides, à des diarrhées et des dyssenteries de mauvaise nature. Citer l'ergot du seigle, c'est rappeler les plus grands ravages auxquels des aliments altérés peuvent donner lieu. La pellagre, au rapport de quelques auteurs, paraît reconnaître aussi pour cause le maïs altéré.

Une nourriture très peu variée peut aussi disposer à certaines maladies : on sait qu'elle a une grande part dans le développement du scorbut.

Les qualités et la quantité des boissons méritent aussi une grande attention. L'eau n'a pas toujours les qualités nécessaires pour être potable et peut devenir alors cause de plusieurs maladies.

L'abus des boissons alcooliques doit encore être noté. « Les grands buveurs sont non seulement exposés à tous les accidents causés par l'abus des alcooliques, congestions cérébrales, délire tremblant, etc., mais la persistance de cette habitude finit par entraîner chez eux une sub-inflammation abdominale qui a des caractères spéciaux, et détermine dans les humeurs une viciation qui tend à faire dominer la diathèse séreuse, cause des hydropisies auxquelles ils succombent habituellement (1). »

La manière de vivre, selon qu'elle est molle, luxueuse et indolente, ou dure, épuisante, néces-

(1) Dupré, thèse de concours.

siteuse, place les individus dans des conditions bien différentes. Les premiers ont sans doute des avantages qui manquent aux seconds, mais ils ne sont pas exempts de maladies pour cela. Une nourriture trop succulente et les excès de table les exposent aux maladies que ces conditions amènent; leur vie molle et indolente les rends sujets à la mélancolie, à l'hypochondrie, à l'hystérie, à toutes sortes de névroses; enfin, s'ils abusent des plaisirs, s'ils en usent avec excès, ils finissent souvent par devenir apathiques, épuisés et réduits quelquefois aux plus mauvaises conditions de santé.

Chez les seconds, ce n'est plus l'abus des bonnes choses qu'il y a à craindre; leur sort est tout-à-fait opposé. Habitations insalubres, vêtements insuffisants, malpropreté, alimentation grossière et insuffisante, souvent des penchants vicieux; enfin, on y trouve réunies quelquefois toutes les conditions de la misère. Aussi voyons-nous ces individus exposés au scorbut, aux scrofules, aux maladies de la peau, aux maladies chroniques; les maladies aiguës les épuisent rapidement à cause du peu de forces radicales qu'ils ont. C'est presque toujours aussi parmi ces individus que les épidémies font sentir leurs plus affreux ravages.

Les occupations des individus les placent aussi dans des conditions qui ne sont pas les mêmes pour tous : les unes exigent une vie sédentaire; d'autres

exigent une vie active. « La vie sédentaire, dit Hufeland, à laquelle se joint presque toujours l'action d'un air renfermé, dispose aux maladies du bas-ventre, aux obstructions des viscères, du foie surtout, aux hémorroïdes, à l'hypochondrie, et, par la viciation de l'air, aux affections pulmonaires. La vie active, au grand air, est la plus conforme à la nature et préserve de ces maladies. De là, l'extrême disproportion de la phthisie pulmonaire parmi les gens de campagne et les citadins (1). »

Quant à la nature même des occupations, selon qu'elles exercent davantage le corps ou l'esprit, elles établissent également de grandes différences chez les individus, et les disposent à des genres de maladies particulières.

C'est une chose connue que les grands travaux de l'esprit affaiblissent le corps et que ceux du corps affaiblissent également l'esprit. S'ils deviennent habituels, le corps ou l'esprit doit nécessairement s'en ressentir plus profondément encore : en effet, tout le monde sait que les hommes de lettres n'ont jamais fourni de bons athlètes, et que ce n'est pas parmi ces derniers qu'on a trouvé des génies.

Chez ceux qui cultivent l'esprit, toutes les forces paraissent se concentrer vers le cerveau, au dépens du reste du corps.

(1) Hufeland, Méd. prat.

L'estomac est un des premiers organes qui se ressentent de ce manque de forces ; en effet, c'est une chose vulgairement connue que les gens de lettres ont l'estomac faible. « La trop grande occupation de l'esprit, dit Zimmermann, fait surtout sentir ses effets à l'estomac : les digestions se dépravent, la pituite et les flatuosités s'accroissent de plus en plus ; les sécrétions ne se font plus qu'irrégulièrement et le corps ne prend plus la nourriture convenable. » — « Heureux le médecin qui voit cela, dit Baglivi, parce qu'il connaîtra la vraie source de l'hypochondriacie, des maladies mésentériques, de l'odeur forte de la bouche, et des différents mauvais goûts qui se font sentir sur la langue. »

Enfin, les grands travaux de l'esprit exposent à des céphalalgies, à des bourdonnements d'oreilles ; ils font souvent perdre le sommeil ; tout le système nerveux acquiert une grande exaltation qui rend ces individus quelquefois irritables et très susceptibles ; s'ils tombent malades, ils délirent facilement et ont souvent des convulsions ; en un mot, ils sont exposés à toutes sortes de névroses. La vie sédentaire qu'ils mènent vient encore augmenter tous ces maux et y ajouter les siens.

Chez ceux qui exercent surtout leur corps, c'est l'esprit qui s'affaiblit en faveur des organes ; ceux-ci acquièrent du développement et de la force,

le sang circule avec facilité et toutes les fonctions s'exécutent bien : aussi voit-on les maladies prendre un aspect entièrement différent de celles des gens de cabinet; le système nerveux cesse d'avoir le dessus, c'est plutôt le système sanguin qu'on voit jouer le plus grand rôle.

En effet, les maladies revêtent fréquemment alors le caractère inflammatoire, et ces accidents nerveux, que nous avons notés précédemment, ne s'y rencontrent que rarement. Cependant, il ne faut pas toujours se fier à ces apparences de force; il faut avoir continuellement présent à l'esprit la distinction que Barthez a établie entre les forces radicales et les forces agissantes, et se rappeler que si les travaux corporels donnent de la force musculaire, il n'en est pas toujours de même pour les forces radicales, lesquelles souvent ne sont pas en rapport avec les forces en action.

En effet, les individus qui se livrent à des travaux pénibles, quoique doués d'une force que tout le monde connaît, ne sont pas toujours ceux qui résistent le mieux aux maladies lorsqu'ils en sont atteints : elles s'y présentent au commencement, il est vrai, avec toutes les apparences de la force, mais trouvant l'économie dépourvue d'assez de forces en puissance, elles passent facilement à l'adynamie, surtout si, sans avoir tenu compte de la vie antérieure du malade, on a fait un traite-

ment trop affaiblissant, fondé seulement dans les premiers symptômes.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons considéré les occupations des individus que d'une manière générale. Si nous prenons chaque profession en particulier, nous verrons encore que toutes impriment aux maladies des caractères en relation avec chacune d'elles. Ainsi, le séjour prolongé dans les mines de houille devient une cause fréquente d'un état particulier de cachexie, connu sous le nom d'anémie des mineurs. Ceux qui travaillent dans les mines de mercure sont souvent atteints d'une cachexie qui leur est propre, accompagnée de tremblements dans tout le corps. Les peintres, les cérusiers, les ouvriers des fabriques de minium, sont sujets aux coliques dites des peintres ou de plomb.

Enfin, il y a des professions qui, exposant certains organes à leur influence continuelle, y provoquent des maladies; ainsi, les plâtriers, les fariniers et d'autres professions, qui exposent les individus à respirer des matières pulvérulentes, déterminent souvent des maladies de poitrine. Les instruments à vent peuvent produire aussi le même effet.

Des maladies des yeux, telles que la cataracte, l'amaurose, sont très fréquentes chez les individus dont la profession les oblige à fixer des objets très

petits et à se servir d'instruments grossissants : c'est ce qu'on remarque, par exemple, chez les horlogers. Ceux qui sont exposés à une lumière très vive, comme les forgerons, sont encore très exposés à ces maladies des yeux.

Nous terminerons ici ce qui a rapport au genre de vie ; nous croyons avoir déjà dit assez pour en faire comprendre l'importance dans le diagnostic des maladies.

Climats. — L'influence des climats sur les êtres vivants est une chose dont on ne peut pas douter : l'homme, les animaux, les plantes en reçoivent des modifications évidentes, et qui ont frappé tous ceux qui ont eu occasion de l'observer. Pour nous limiter à l'homme, nous n'avons qu'à comparer, par exemple, l'habitant du nord à celui du midi, et le simple aspect nous les fera distinguer. La taille, la coloration de la peau et des cheveux, les allures, etc., etc., sont autant de caractères qui, à eux seuls, suffisent à nous les faire reconnaître. Mais l'influence du climat ne se borne pas seulement à ces modifications extérieures, l'économie entière s'en ressent, ainsi que les maladies dont elle peut être atteinte.

Dans les climats chauds, les fonctions de l'estomac deviennent languissantes ; le foie, au contraire, prend une plus grande activité, et

le système nerveux une excitabilité extraordinaire; les mouvements d'expansion sont très marqués, la peau est continuellement baignée d'une sueur épuisante, les tissus sont relâchés et les forces diminuées. Avec cet état physiologique, nous voyons apparaître des maladies qui lui correspondent : ainsi, la grande activité du foie et l'affaiblissement de l'estomac expliquent la grande fréquence des affections gastriques et bilieuses dans ces climats; les maladies abdominales s'y remarquent souvent; les diarrhées, les dyssenteries bilieuses, ce sont des maladies qu'on y observe tous les jours; les engorgements des viscères abdominaux, surtout ceux du foie, ce sont encore des maladies très habituelles. Dans ces climats, les maladies aiguës ont un cours extrêmement rapide, ce qui, joint aux peu de forces radicales qui y existent, réduit souvent les malades à une extrême prostration.

La grande excitabilité du système nerveux ne manque jamais de se mettre en jeu par la moindre cause : des phénomènes nerveux, tels que délire, convulsions, etc., accompagnent fréquemment les maladies. On sait combien le tétanos est fréquent, même à la suite des plus légères blessures, dans les pays chauds.

« C'est à raison de ce que la sensibilité est beaucoup plus vivement émue dans les pays

chauds, dit Barthez (1), que la pratique des médecins expérimentés y a établi un plus grand usage relatif des remèdes narcotiques, et des boissons tempérantes. »

Dans les climats froids, nous observons des phénomènes diamétralement opposés aux précédents : l'appareil gastrique a beaucoup d'énergie, les digestions sont faciles; on mange plus et avec plus d'appétit; le sang est très riche; les tissus acquièrent une grande tonicité, plus de force; la sensibilité et l'irritabilité, si développées chez l'habitant du Midi, sont ici en quelque sorte émoussées : aussi, ne voit-on que rarement ces phénomènes nerveux si fréquents dans les pays chauds. Ce qui domine ici, ce sont les forces et le système sanguin; ce qui explique la fréquence de l'affection inflammatoire qui constitue le fond habituel des maladies du Nord.

Enfin, les climats tempérés présentent des maladies d'un caractère intermédiaire. On y rencontre tous les phénomènes morbides; mais il n'en est pas qui aient une dominance disproportionnée sur les autres.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons considéré le climat que par rapport à sa température. Son état de sécheresse ou d'humidité importe aussi

(1) Nouv. élém. sur la science de l'homme. p. 265.

beaucoup d'être noté. Ainsi, il n'est pas indifférent que le climat soit chaud et sec, ou chaud et humide : dans ce dernier, les maladies sont beaucoup plus graves, elles y ont une grande tendance à cet état particulier que les anciens appelaient putridité.

Dans les climats froids, il faut faire la même distinction : en effet, c'est le froid sec qui dispose aux affections inflammatoires. Dans ceux où l'humidité vient se joindre au froid, on voit une grande disposition aux affections muqueuses ou pituiteuses, aux affections rhumatismales, aux scrofules, etc. Une autre chose à noter dans les climats, c'est leur stabilité ou les variations brusques de température : on sait que cette dernière circonstance dispose aux affections catarrhales.

Nous venons d'envisager les climats d'une manière générale. Nous n'avons considéré jusqu'à présent que le rapport qui existe entre leur température et hygrométricité et la nature des maladies. Si nous prenions maintenaut chaque climat en particulier, chaque localité, nous verrions qu'on peut trouver aussi des maladies spéciales, propres à chaque pays, et indépendantes des phénomènes atmosphériques dont nous avons parlé. Il faudra, donc, tenir compte de toutes les maladies habituelles dans chaque pays, quelle que soit leur cause et leur nature, parce que cette connaissance

sera toujours d'une grande utilité pour le diagnostic. Aurai-je besoin de citer des exemples pour prouver ce que j'avance ? Les fièvres intermittentes, le goître, la lèpre et tant d'autres maladies endémiques ne me dispensent-elles de cela ?

Si à présent nous nous circonscrivions de plus en plus, nous verrions encore chaque ville, chaque quartier, chaque rue, influencer d'une manière particulière l'économie et ses maladies, et devenir souvent le foyer d'endémies de plus en plus circonscrites. Enfin, nous finirions pour arriver à chaque habitation, et là nous trouverions plus d'une fois la raison de plusieurs maladies : nous arriverions aussi à tous ces endroits d'encombrement et d'un air renfermé et vicié; et nous y trouverions souvent la cause du typhus et de plusieurs autres maladies graves.

Nous regrettons de ne pas pouvoir entrer dans de plus grands détails à propos d'un sujet aussi intéressant ; mais nous sommes forcé par le temps de nous limiter à ces simples considérations. Nous croyons, cependant, en avoir fait comprendre l'importance pour le diagnostic.

Des saisons. — Ce que nous avons dit à propos des climats en général peut en quelque sorte nous dispenser d'entrer dans des détails à propos des saisons. En effet, nous trouvons ici des résultats

analogues à ceux que nous avons notés à propos des climats, ce qui a fait dire, avec quelque raison, que les saisons ne sont que des climats passagers. Nous voyons ici l'hiver froid et sec représenter les climats septentrionaux : aussi voyons-nous les affections inflammatoires dominer dans cette saison. La chaleur et la sécheresse de l'été nous fait rappeler les climats chauds et secs ; et les affections bilieuses qui règnent alors justifient ce rapprochement. Le printemps et l'automne, ces saisons intermédiaires, pourraient représenter les climats variables. En effet, dans ces deux saisons, on remarque des variations brusques de température qui disposent aux affections catarrhales ; mais dans la première, l'économie sortant pleine de force du froid sec de l'hiver, les maladies s'en ressentent encore, et le fond inflammatoire s'y observe souvent ; dans la seconde, au contraire, on remarque encore l'influence de l'été sur les maladies, et l'humidité qui vient s'y joindre apporte avec elle ces états graves que nous avons vu exister dans les pays chauds et humides.

Ainsi, comme on le voit, chaque saison imprime à l'économie des modifications particulières et la dispose à des affections différentes ; mais l'économie demande du temps pour se laisser modifier; de sorte qu'on ne peut trouver les caractères propres à chacune d'elles que vers le milieu et la fin de la

saison, les commencements participant toujours de l'influence de la saison précédente.

Indépendamment de l'influence des saisons sur les caractères des maladies, on a remarqué aussi qu'elles peuvent influer sur le siège de celles-ci. Ainsi, des médecins recommandables ont noté que l'hiver affecte principalement la tête, le printemps la poitrine, l'été et l'automne le bas-ventre.

De toutes ces modifications introduites dans l'économie, il découle nécessairement un fait, que l'expérience a aussi démontré, savoir : que les saisons deviennent, les unes par rapport aux autres, des causes de guérison ; et le plus grand des observateurs, Hippocrate, l'exprime clairement dans les mots suivants : « *Quicumque hieme morbi augescunt, eos œtate desinere necesse est, et qui œtate increscunt, eos hieme cessare, nisi certo dierum circuitu solvantur.* »

Mais les saisons, ou les constitutions atmosphériques qui leur correspondent, ne se présentent pas toujours avec les caractères normaux que nous venons de leur assigner ; elles peuvent être modifiées de différentes manières et donner lieu à des intempéries qui, elles mêmes, peuvent devenir constitutions médicales, si elles se prolongent assez longtemps. En effet, pour qu'une constitution médicale s'établisse, il ne suffit pas seulement que les intempéries de l'air soient excessives ; il faut

encore qu'elles aient une certaine durée, parce que des intempéries qui ne dureraient que quelques jours, ne sauraient apporter des modifications assez profondes sur une masse d'individus, pour donner lieu à des affections générales. Il faut donc que le médecin tienne compte de toutes ces modifications, parce qu'il y trouvera des ressources immenses, comme nous allons le voir.

Nous avons déjà vu quels étaient les caractères propres à chaque saison et le rapport qui existait entre elles et les maladies : dans les constitutions médicales, ce rapport devient encore beaucoup plus sensible, parce que, comme nous l'avons dit il y a un instant, la constitution médicale suppose de la durée et de l'intensité.

Les saisons, avons-nous dit, peuvent souvent ne pas se présenter avec leurs caractères habituels, et donner lieu à des intempéries ou à des constitutions médicales ; en effet, ce sont là des vérités qu'on a observées plusieurs fois. Souvent ces modifications se rapportent seulement à l'intensité des qualités propres à chaque saison qui peut devenir excessive, et alors nous avons ces constitutions médicales saisonnières si bien décrites par Hippocrate. Ici, on voit toutes les affections correspondantes à la saison, mais elles acquièrent une intensité et une généralité qu'elles n'avaient pas alors. Quelle que soit la forme des maladies, elles

reconnaissent toutes un fond commun, dépendant de la constitution régnante : c'est donc par la nature de la constitution médicale qu'on arrive, dans ce cas, à la connaissance de la nature de la maladie ; et, dès-lors, on a trouvé la véritable source des indications à remplir.

Souvent on voit une saison qui n'a pas ses caractères propres, mais qui a emprunté ceux d'une autre saison : alors on se trouve dans des circonstances différentes de celles dont nous venons de parler ; on ne voit plus paraître les affections propres à la saison où l'on est, mais celles qui correspondent aux qualités de l'air qu'on observe. La constitution médicale est donc ici en contradiction avec la saison : la première, comme plus puissante, s'oppose à l'influence de l'autre ; et c'est elle qu'on doit considérer dans le diagnostic et dans le traitement des maladies qu'on observera pendant son règne.

Baillou a cité l'exemple d'une constitution médicale froide et sèche qui régna dans l'été de 1575, et les maladies que l'on observa durant cette constitution furent de nature inflammatoire.

Nous ne passerons pas en revue toutes les formes de constitutions médicales ; celles que nous venons de citer nous paraissent suffisantes pour démontrer que cette étude mérite toute l'attention du médecin.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas tenu compte de la durée des constitutions médicales : il faut donc que nous les considérions aussi sous ce point de vue.

Chaque saison, avons-nous vu, peut devenir constitution médicale par l'excès de ses qualités sensibles.

D'un autre côté, pour qu'une constitution médicale cesse d'exercer son influence, il faut qu'il s'établisse de nouvelles intempéries d'un caractère différent et d'une durée assez longue pour détruire les modifications apportées dans l'économie par la constitution précédente. Or, il peut arriver que les intempéries d'une saison soient assez prononcées pour ne pas être détruites par les qualités sensibles de la saison qui va suivre ; alors elle prolongera son influence au-delà de sa durée ordinaire: ainsi, par exemple, lorsque l'été aura été excessivement chaud et sec, de manière à donner lieu à une constitution médicale, si l'automne qui lui succède n'a pas assez de puissance pour détruire les modifications précédemment introduites dans l'économie, l'été exercera son influence sur toutes les maladies de l'automne, et même au-delà, si les saisons suivantes n'ont pas des caractères bien prononcés : de là vient que l'on peut distinguer des constitutions médicales semestrales et annuelles, suivant qu'elles ont une durée de six mois ou d'un an.

Dans la science, on cite encore des exemples de constitutions qui ont duré deux, trois ans, et qui se sont même établies d'une manière fixe dans certaines contrées. C'est à cette dernière espèce de constitutions que l'on a donné le nom de constitutions stationnaires : elles ont été l'objet d'une étude spéciale de la part de Raymond, de Marseille. Ce médecin distingué a observé, pendant le cours de sa longue pratique, deux constitutions stationnaires différentes. Pendant la première, qui a régné dix-neuf ans, toutes les maladies présentaient les caractères du mode mou ou d'asthénie. Pendant la seconde, qui a duré dix-sept ans, les maladies prenaient les caractères du mode fort ou sthénique.

Durant le règne de toutes ces constitutions que nous venons de passer en revue, de même que nous l'avons déjà observé dans celles qui correspondaient à chaque saison, les maladies peuvent être très différentes quant à la forme, mais elles ont toutes un caractère identique : ainsi, on observe des pneumonies, des diarrhées, des dyssenteries, des angines, etc., etc. ; mais elles seront de nature inflammatoire, bilieuse, catarrhale, ou autre, selon la nature de la constitution médicale régnante.

Pendant le règne de ces constitutions, quoique la saison n'influe sur le fond de la maladie, elle a pourtant encore sur son siège ou sa forme, cette

influence que nous avons notée en parlant des saisons.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que la nature des maladies régnantes n'est pas toujours en rapport avec les qualités de l'air qu'on observe ; elles peuvent même présenter un caractère tout-à-fait opposé, ce qui a fait le désespoir de plusieurs praticiens très recommandables. Mais si on remonte dans les constitutions précédentes, on trouvera la raison de ce désaccord. « La considération des constitutions antécédentes, dit Fouquet, eût dévoilé à Sydenham la solution du problème après lequel il s'est tant et si vainement fatigué, savoir : pourquoi, dans la constitution très réglée d'une année et avec cette médiocrité corrélative dans les qualités sensibles de l'air, il règne des maladies d'une marche inégale et de mauvais génie, et réciproquement pourquoi, sous des conditions annuelles très déréglées, très anormales, on a des maladies d'une marche égale et d'un caractère bénin ? »

Quoique la considération des constitutions antécédentes puisse nous rendre compte des maladies que l'état de l'air ne saurait expliquer, il arrive quelquefois que des maladies épidémiques se développent, sans qu'on en puisse trouver la raison dans l'état appréciable de l'air, soit actuel, soit antérieur : tel est le cas de ces épidémies de choléra, de grippe, et de toutes les grandes épidémies,

qui ont leur raison d'être propre et indépendante de tous les états atmosphériques, du moins connus jusqu'à aujourd'hui. Il faut donc que le médecin étudie bien aussi le génie de ces épidémies, parce que, pendant leur règne, ce sont elles qui dominent le cadre nosologique. Il faut même qu'il en tienne compte encore après leur disparition; car, de même que nous avons vu des états atmosphériques excessifs continuer à faire sentir leur influence après leur cessation, de même nous voyons la constitution médicale, qui suit une épidémie, reconnaître pour cause cette épidémie, si elle a été assez intense et durable pour imprimer des modifications profondes dans l'économie. Ainsi, à Montpellier, pendant longtemps, après la disparition de la dernière épidémie de choléra, toutes les maladies, quelle que fût leur forme, revêtaient un caractère d'adynamie très sensible, qui a exigé l'emploi des toniques, même pendant l'hiver.

Enfin, on sait encore que l'air peut être le véhicule de principes miasmatiques, virulents ou autres qui, à eux seuls, suffisent pour produire des maladies populaires; on pourrait encore moins l'accuser d'être la cause de ces maladies générales par vice d'alimentation ou par influences morales.

Mais la constitution régnante ne borne pas son influence seulement aux maladies aiguës; les maladies chroniques s'en ressentent aussi. Pendant la

maladie muqueuse de Goëttingue, Rœderer et Wagler ont observé que l'hydropisie, la phthisie, le rachitis, etc., se montraient avec les mêmes caractères que l'épidémie régnante et exigeaient le même traitement (1).

Stoll a vu l'épidémie des fièvres bilieuses transmettre son caractère principal et constant à la phthisie pulmonaire, qui offrait alors cette singulière circonstance, que les malades éprouvaient, en toussant, une douleur fixe à la région abdominale, comme s'ils avaient eu la fièvre épidémique (2).

Les maladies chirurgicales subissent également cette influence, et nous avons eu occasion de le constater pendant le règne de la dernière épidémie cholérique, et même longtemps encore après sa disparition. A l'hôpital Saint-Éloi de Montpellier, dans le service chirurgical, on était obligé de recourir au même traitement tonique que nous avons vu avoir été employé dans les maladies internes à la même époque. Les plaies se réunissaient difficilement; elles prenaient souvent un mauvais aspect; leurs bords devenaient fongueux et saignants; la cicatrisation marchait avec une lenteur extrême; les opérations réussissaient mal, et nous avons vu

(1) Rœderer et Wagler, *De morb. mucos.*

(2) Stoll, *Rat. med.*

plusieurs fois le professeur de service s'abstenir de pratiquer celles qui n'étaient pas de première nécessité.

D'après tout ce que nous venons de dire, on pourra concevoir de quelle nécessité est, pour le médecin, de bien observer la nature de la constitution régnante. Sans ce puissant auxiliaire, il sera exposé, à chaque pas, à méconnaître la nature des maladies, et, par conséquent, à ne pas pouvoir diriger contre elles le traitement convenable. « Celui qui n'a pas égard continuellement à la constitution régnante, dit Stoll, et qui n'en tire pas les règles de sa conduite, est un homme qui est livré, en pleine mer, à la merci des vents et des flots. »

Hufeland, en parlant de la constitution maladive régnante, fait encore bien voir toute l'importance qu'il y attachait : « C'est toujours cette constitution, dit-il, qui réclame en premier lieu l'attention du médecin; elle a la même importance pour lui que l'esprit du siècle pour le philosophe, ou le cours de la bourse pour le commerçant. »

Pourtant, malgré cette influence incontestable, ne perdons jamais de vue les modifications que l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, le genre de vie, etc., peuvent introduire dans l'économie; n'oublions jamais que tous les individus ne présentent pas la même force de résistance, et

que tous ne réagissent d'une manière uniforme.

Nous terminerons ici notre travail, en regrettant de ne pas avoir pu entrer dans de plus amples détails ; mais nous sommes forcé de nous en tenir là, ne pouvant disposer de tout le temps qu'aurait exigé un sujet de la nature du nôtre : nous savons parfaitement que chacun de nos paragraphes aurait pu offrir sujet, non-seulement pour une thèse, mais même pour un grand ouvrage.

FIN.

Permis d'imprimer :
Le Censeur-Président, BÉRARD.

PERMIS D'IMPRIMER.
Le Recteur de l'Académie,
AL. DONNÉ.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT

Sur lesquelles le Candidat doit répondre verbalement, en exécution de l'Arrêté du 22 Mars 1842.

Chimie Médicale et Pharmacie.

Comment connaître si l'huile d'olive a été falsifiée par l'huile d'œillette.

Chimie Générale et Toxicologie.

De l'action du gaz sulphydrique sur l'économie animale. Quels sont les moyens de prévenir les asphixies par ce gaz?

Botanique et Histoire Naturelle Médicale.

A quelles familles appartiennent les arbres fruitiers cultivés le plus généralement en France? Indiquer les caractères propres aux classes et genres de ces végétaux.

Anatomie.

De l'organisation du tissu érectile.

Physiologie.

Comment peut-on nommer collectivement les causes qui distinguent l'homme vivant d'avec son cadavre ?

Pathologie et Thérapeutique générales.

Quels sont les différents rapports entre l'état et l'acte morbide ?

Pathologie Médicale ou Interne.

(Diagnostic différentiel de la méningite) de l'encéphalite.

Pathologie chirurgicale ou externe.

Du diagnostic des tumeurs du scrotum.

Thérapeutique et matière médicale.

Quelles sont les diathèses que l'observation clinique a constatées, et quelle est leur valeur thérapeutique ?

Opérations et appareils.

Des préparations générales et locales à la veille des grandes opérations de la chirurgie.

Médecine légale.

De l'asphixie par les gaz.

Hygiène.

Quels sont les conseils qu'il convient de donner aux hommes de cabinet, pour la direction de leurs fonctions nutritives?

Accouchements.

Qu'entend-on par superfétation?

Clinique interne.

L'inspection des urines est-elle également utile dans toutes les maladies?

Clinique externe.

Du traitement des abcès par congestion.

Titre de la thèse à soutenir.

De l'étiologie comme source du diagnostic médical.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

Messieurs :

BÉRARD ✻, DOYEN. *Présid.*	*Chimie générale et Toxicologie.*
LORDAT O ✻.	*Physiologie.*
GOLFIN ✻.	*Thérapeutique et matière méd.*
RIBES ✻.	*Hygiène.*
RENÉ ✻, *Ex.*	*Médecine légale.*
BOUISSON ✻.	*Clinique chirurgicale.*
BOYER ✻.	*Pathologie externe.*
I. DUMAS.	*Accouchemens.*
FUSTER	*Clinique médicale.*
JAUMES ✻.	*Pathologie et Thérap. génér.*
ALQUIÉ.	*Clinique chirurgicale.*
MARTINS ✻.	*Botanique.*
DUPRÉ.	*Clinique médicale.*
BENOIT.	*Anatomie.*
ANGLADA.	*Pathologie médicale.*
....	*Chimie médic. et pharmacie.*
....	*Opérations et appareils.*

M. DUPORTAL ✻, *Professeur honoraire.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

Messieurs :	Messieurs :
PARLIER ✻.	BOURDEL.
BARRE.	GIRBAL.
BOURELY.	MOUTET.
QUISSAC.	GARIMOND.
LASSALVY.	JACQUEMET.
COMBAL, *Ex.*	FAGET, *Ex.*
COURTY.	....

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

Matière des Examens.

1er *Examen.* — Anatomie, Physiologie (Préparation anatomique.)

2me *Examen.*— Pathologie interne et externe (Opérations chirurgicales.)

3me *Examen.*—Physique, Chimie organique et inorganique, Histoire naturelle, Pharmacologie.

4me *Examen.*— Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale (Composition française).

5me *Examen.*— Accouchements, Clinique interne et externe (Examen au lit du malade, Composition latine), Fournir trois observations recueillies au lit du malade et signées des professeurs de Clinique médicale et de Clinique chirurgicale.

6me *Examen.*— Présenter et soutenir une thèse.